

Recension de Mark Textor , Judgement and Truth in early analytic philosophy and phenomenology

Bruno Langlet

► **To cite this version:**

Bruno Langlet. Recension de Mark Textor , Judgement and Truth in early analytic philosophy and phenomenology. 2013. hal-02405815

HAL Id: hal-02405815

<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-02405815>

Submitted on 11 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mark Textor (ed), *Judgement and Truth in early analytic philosophy and phenomenology*, Palgrave Macmillan, 2013, 275 pages.

Bruno Langlet

(publié sur le site du SEMa, 2013)

Cet *Opus*, un ouvrage collectif dirigé par M. Textor, fait partie d'une série dédiée à l'Histoire de la Philosophie Analytique. Il comprend onze textes articulés autour de la question du jugement (et de la vérité) telle qu'elle s'est posée chez des penseurs autrichiens, allemands et anglais autour du passage au XX^{ème} siècle. Textor, dans le premier article, introduit au thème retenu : le changement de perspective sur la nature du *judgement*. Dans une optique kantienne, le jugement est une synthèse de représentations, où un acte unifie un donné, tout en impliquant une prédication. Or Brentano soutient que le jugement est fondamentalement l'affirmation ou le rejet d'objets représentés : cette vision de l'attitude judicative entretient donc une distinction réelle avec la fonction du représenter. En rapport au thème, on trouve en Autriche et en Allemagne un contexte épais de disputes aux ramifications complexes – dont nombre de points transitent au delà de la Manche où ils sont partiellement repris, discutés, adoptés, modifiés et utilisés de façon non moins entrelacée : ce sont les multiples esquisses par lesquelles se dessine progressivement la théorie contemporaine du jugement. Ces points sont ici déclinés à travers divers auteurs, montrant qu'il y a plus de liens effectifs à l'époque entre cette partie du continent et la philosophie anglaise.

W. Martin (Art. n°2) consacre son article à la théorie de Theodor Lipps qui défendait une théorie psychologique du jugement : elle décrirait l'incapacité – inhérente à un tel acte – à faire varier les représentations concernées et de maintenir simultanément une « conscience de réalité » pour chacune. C'est ce que Lipps appelle la « nécessité psychologique ». Sont aussi examinées les distinctions subtiles corrélées entre les actes et objets de perception, ceux de l'attention, et les sentiments. Les évolutions internes de la pensée de Lipps sont examinées : la théorie du jugement passe de la nécessité psychologique à une « demande d'objet » posée par l'esprit, lequel produit ainsi un jugement réglant affirmation ou négation sur la réponse venue de la réalité, qui serait par là questionnée phénoménologiquement. Le jugement sera encore décliné en un comportement (*Verhalten*) amenant à mettre l'accent sur une sorte d'interaction. Deux objections sont adressées par l'auteur à Lipps ; l'une de type phénoménologique, par laquelle est mise à l'épreuve la fiabilité de la description lippsienne ; l'autre de type logique, questionnant sous l'aspect de leur psychologisme les limites des conceptions présentées.

Deux articles sont consacrés à Frege. Le premier de G. Gabriel (Art. n°3) porte sur sa théorie du jugement et sur son arrière-plan historique. Le caractère indéfinissable de la vérité est rappelé et l'auteur se tourne vers le problème de la définition des concepts catégoriques, logiquement *basiques*. Le concept de vérité en fait bien partie, et le définir ouvrirait aussi sur une circularité, mais ici vue positivement. Or la théorie de Frege est selon Gabriel plus une théorie du jugement et de l'assertion. L'histoire qui sous-tend la distinction entre l'acte de jugement et le contenu du jugement relève d'un débat qui s'en trouve éclairé – l'auteur décrit les positions de Lotze, Herbart, Sigwart, mais aussi de Windelband et Rickert, jusqu'à indiquer comment Frege exprime cette distinction dans le symbolisme logique, en séparant la barre du jugement de la barre du contenu. La première symbolise aussi l'acte de reconnaissance de la vérité, selon Gabriel, qui s'autorise d'une telle interprétation grâce à la recontextualisation de l'origine complexe de la distinction. (L'arrière-plan de Frege est aussi éclairé sous d'autres aspects.) Dans le second texte sur Frege, Wolfgang Kühne (Art. n°4) opère une exégèse précise du texte de 1918 « *Der Gedanke* » où est faite une distinction triple entre appréhender une pensée, la juger et l'asserter. Kühne argumente en faveur de la précision de points de traduction de l'allemand à l'anglais, nécessaire pour ne pas perdre le sens précis des distinctions de Frege, et étudie précisément chacun de ces trois actes dans leurs différences.

Arianna Betti (Art. n°5) revient sur la question de la distinction entre contenu (*Inhalt*) et objet (*Gegenstand*), que la tradition attribue à Twardowski. La question de savoir qui le premier a affirmé la nécessité d'une telle distinction *dans un seul et même acte de pensée* est difficile. Elle rappelle que cette distinction semble ne pas (ou peu) exister chez Brentano, mais indique aussi l'exhumation récente de certains de ses documents de cours où cette distinction est apparemment utilisée – une ambiguïté rendant les choses moins évidentes. Déjà, à l'époque, le logicien Sigwart débat avec Hillebrand et Marty, et semble avoir fortement questionné la thèse de Brentano, en avançant justement la thèse de la nécessité d'une distinction plus forte entre contenu et objet. Sigwart demande ce qui peut bien être rejeté lorsque l'on soutient que quelque chose n'existe pas ou n'a pas eu lieu : si c'est un objet – alors il est : il faut affiner la distinction entre contenu et objet, et la conscience de ce problème sera au cœur des développements opérés par Twardowski ou Hillebrand. L'article vise ainsi à remettre en cause les reprises doxographiques de ces faits philosophiques, dont l'analyse réelle est encore à clarifier.

K. Mulligan (art. n°6) enquête sur la vaste « doxastic family » (« acceptance, affirmation, agreement, assertion, belief in, belief that, certainty, conviction, denial, disbelief in, disbelief that, judgment, refusal, rejection and uncertainty »), interroge la variété de ces attitudes, leurs relations, leur statut ontologique et leur connexion avec les attitudes épistémiques. Il fait porter plus précisément son investigation sur la question des contreparties polaires du jugement et de l'assertion – y en a-t-il ? Bolzano, Frege et Husserl soutiennent que ce n'est pas le cas. Mulligan procède à une exploration détaillée de ces points, essentiellement chez les premiers phénoménologues tels que Reinach, Stein et Cohen, en donnant beaucoup d'extraits de textes. Un examen précis, fourni et distinctif l'amène à soutenir que l'accord a une contrepartie polaire, l'acceptation aussi, mais apparemment pas le jugement ni l'assertion.

Maria van der Schaar (essai n°7) continue son exploration du rôle de G. F. Stout dans la constitution de certains concepts et thèmes russelliens. La théorie du jugement du jeune Russell est ainsi fortement liée à l'enseignement de Stout et celui-ci exercerait une influence jusque dans certains points des *Principles of Mathematics* – points qui seront discutés et modifiés ensuite par Russell lui-même, et qui déterminent certaines conditions à partir desquelles l'évolution de sa pensée fait sens. Dans l'article n°8, N. Damnjanovic et S. Candlish enquêtent sur l'établissement et le contenu d'une thèse : celle de la vérité-cohérence – Russell est en cause, l'attribuant à Bradley, qui s'exprimait en fait autrement et visait autre chose. Plusieurs étapes sont décrites qui fixent dans le débat une telle théorie de la vérité, et surtout sa terminologie, même chez Bradley – Mais il la trouvait lui-même absurde, et avec les idéalistes de l'époque, il soutenait plutôt que la cohérence est un *critère* de vérité, ou de la nature de la *justification* – non pas que les porteurs de vérité, pour être vrais, auraient à être identiques à la réalité qu'ils sont supposés viser. Les auteurs discutent le sens et les raisons ayant amené à attribuer une thèse cohérentiste de la vérité à plusieurs mouvements philosophiques, sans que cette thèse soit jamais réellement *full-blooded*. Les auteurs soutiennent que cette théorie est en fait d'une espèce plus large, relevant d'une théorie identitaire de la vérité. Le véritable débat serait donc entre celle-ci et la théorie *correspondantiste*.

Le texte de Consuelo Preti (article n°9) est consacré à G. E. Moore et examine quels déterminants l'ont amené à l'écriture du fameux « The nature of judgment », qui marque un changement radical dans ses conceptions. Lesquelles n'étaient pas vraiment du type de celles de Bradley ou de néo-hegéliens : Moore avait plutôt travaillé sur Lotze avec Ward, par exemple, ou étudié avec Sidgwick et Stout. De nouveau, le rôle de Stout est remarqué, en tant qu'enseignant, éditeur (de *Mind*), et auteur (*Analytic Psychology*, 1896). Il critique la théorie associationniste de l'esprit tirée des philosophes empiristes et tente de théoriser, pour l'étude de la conscience, la nature et la structure de l'objet d'états mentaux tels que le jugement ou la perception. Stout s'inspire de Brentano (qu'il discute), en soutenant que sa théorie rend mal compte de l'objet de ces états mentaux, et aussi en lui opposant des arguments du type de ceux de Twardowski. Il distingue l'acte, le contenu et l'objet du jugement, comme quelques philosophes autrichiens, mais Moore réduit cela à une distinction entre l'acte et l'objet, et tend vers une théorie du jugement résolument objectiviste, par laquelle (et

déjà avec Stout) nous sommes loin d'une théorie synthétique ou unitariste du jugement. C'est en se focalisant sur l'objet du jugement qu'il attaque les perspectives idéalistes dans son article. Preti suggère que Moore formule en termes de « propositions » la problématique de ce que Stout appelle des objets, et crée la position que Russell fera sienne sur le réalisme. A ces influences, selon Preti, se sont certainement joints l'anti-empirisme et l'anti-psychologisme de Bradley.

Deux articles (le N°10 et le N°11) sont consacrés à Wittgenstein et Russell. Dans le premier, Fraser McBride traite surtout du problème rencontré par Russell sur l'unité de la proposition. La critique que Wittgenstein adresse à Russell sur sa théorie multiple du jugement n'aurait pas eu les effets que l'on croit : Russell a maintenu une théorie du jugement encore plus radicalement éloignée des présupposés objectivistes et réalistes de la première décennie du XXème siècle, et développé une approche où les relations n'ont pas, de manière inhérente, une *directionnalité* – c'est la théorie dite *neutre* des relations. McBride examine le problème constant que rencontre Russell : articuler les deux axes, jusqu'à découvrir une incompatibilité : combiner les deux et rendre compte de tous les cas de jugement, cela semblait impliquer le vieux problème du *faux*, ainsi que d'admettre, pour les propositions moléculaires, des propositions atomiques fausses en guise de constituants. Ceci l'amenant ensuite à faire appel à une directionnalité des relations, puis à raffiner de plus en plus sa position.

Dans le second article, H.-J. Glock revient sur la théorie du jugement vrai chez le Wittgenstein du *Tractatus*. Il discute ce qu'il appelle la théorie de l'intentionnalité de Wittgenstein, supposée rendre compte de la représentation de la réalité et de la possibilité du faux ; il expose aussi la question du *sens*, qui serait logiquement antérieure chez Wittgenstein à celle de la vérité et du jugement. L'antécédence du sens sur le jugement serait par exemple une solution aux problèmes que Russell rencontre avec sa théorie multiple du jugement, où la proposition semble ne plus avoir d'unité et ne pouvoir garantir le maintien de la forme logique. Glock met en relief comment les thèses de Wittgenstein, dans le *Tractatus*, sont aussi des solutions à ce qu'il voit comme des problèmes grevant les thèses russelliennes et frégréennes. Une proposition ne représente pas quoi que ce soit, mais dépeint des faits. Une forme logique est conçue comme une fonction des formes logiques (des possibilités combinatoires) de ses constituants. Ici les essences métaphysiques des objets circonscrivent l'espace logique. Beaucoup des points du *Tractatus* sont présentés comme des tentatives de solution aux problèmes identifiés par Wittgenstein dans les théories concurrentes.